INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

# *Parallèle entre les Antiquités de l'Inde et celles de l'Égypte, fragment d'un Essai sur l'Art en Egypte; par M. Jomard, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;*

*Lu à la séance publique de cette Académie, le 23 juillet 1819.*

( Extrait du *Moniteur* du 11 novembre 1819. )

Un demi-siècle s'est écoulé depuis qu'une nation éclairée et puissante est devenue maîtresse du Bengale. Cependant on ne possède que depuis peu d'années, des connaissances certaines sur les antiquités de l'Inde. Jusqu'à la publication des dessins de Hodges et de Daniell, on n'avait qu'une idée vague des temples et des souterrains sculptés de l'Indoustan. Ainsi, les arts de ce pays ont eu un sort commun avec ceux de l'Egypte; c'est de rester long-tems ignorés, et d'apparaître, pour ainsi dire, tout d'un coup devant l'Europe savante, precisément

à la même époque, et à la fin d'un siècle fameux par ses découvertes. On n'avait auparavant que des notions bien insuffisantes sur ces ouvrages remarquables de l'antiquité ; en effet, ce n'est pas assez, pour en juger sainement, des faibles esquisses dont jadis les voyageurs surchargeaient leurs relations. On a trop abusé de ces ébauches prétendues pittoresques ; ou elles donnent des idées fausses, ou elles n'en donnent aucune. Aujourd'hui l'on exige avec raison que les observations soient exactes ; les mesures, précises ; les formes, déterminées ; les détails, fidèles, et la description, complette. Il faut qu'avec le secours de ces données, il soit possible de reconstruire les monumens entiers. Tel est le résultat nécessaire du perfectionnement des méthodes et de celui des instrumens, de l'avancement des arts du dessin ; en un mot, des progrès qu'a faits de nos jours l'art d'observer et de décrire. Toutes ces conditions sans doute ne sont pas remplies dans les dessins de Daniell, qui ne renferment aucun plan, aucune mesure. Mais le lecteur qui les parcourt, est comme transporté par un coloris magique au milieu des constructions souterraines, des temples et de leurs enceintes ; et ces monumens y sont représentés avec tant de détails et de développemens, qu'on peut se faire une idée nette de chacun d'eux. D'un autre côté, les monumens de l'Egypte sont aujourd'hui bien connus; il est donc possible de tenter un parallèle, qui vingt ans plus tôt eût été prématuré.

Malgré les profondes recherches de Robertson, les ingénieuses hypothèses de Bailly, les mémoires de la compagnie savante assemblée sur les bords du Gange, les travaux de Daniell et du major Rennell, les ouvrages du docte académicien qui a débrouillé le chaos de la géographie des Grecs, ceux de l'auteur de la *Description des Monumens de l'Indoustan*, et une foule d'autres encore ; malgré tant d'efforts réunis, on n'a pas éclairci jusqu'à présent les rapports de l'Inde avec l'Egypte. On ignore quelle est la plus ancienne de ces deux nations, et laquelle doit à l'autre les lois, les sciences et les arts. Mais le tableau fidèle de leurs monumens ne pourrait-il

pas servir d'auxiliaire à l'érudition, et diriger de nouvelles recherches dans une matière qui touche à la philosophie de l'histoire? Pourquoi ne tenterait-on pas de lire dans les ouvrages des arts, qui sont aussi une sorte de livre, offert à nos méditations? A la vérité, ces précieux vestiges ne sont pas parvenus intacts jusqu'à nous; les débris en sont séparés par de longs intervalles; comment les lier ensemble, afin de recomposer un édifice dont il ne reste guère que des souvenirs confus? S'il n'est pas donné à notre génération de relever toutes ces ruines, la postérité peut-être jouira de cet avantage, alors qu'à l'aide des découvertes actuelles, de celles qui se préparent, et de travaux assidus, on aura comparé entre eux les monumens, les traditions et les phénomènes de l'ordre physique, moins sujets que les travaux de l'homme aux vicissitudes et aux révolutions.

Le tems ne permet pas de rapporter ici les témoignages de l'histoire, sur l'ancienne civilisation de l'Indoustan; nous y puiserons un seul trait, qui caractérise les mœurs de ses habitans, et qui nous éclaire sur la cause de la direction que le goût et les arts ont prise parmi eux. Selon Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Arrien, et tous les auteurs, les Indiens déployaient le plus grand luxe dans leurs habillemens. Ils portaient des pendans d'oreilles, des bagues, des chaussures brodées, des habits ornés d'or et de pierreries. On trouvait dans l'Inde une immense quantité de métaux précieux, de diamans, de perles et de gemmes de toute espèce. Dès le tems d'Hérodote, le pays était renommé pour l'ancienneté de ses manufactures d'étoffes, tissues de lames d'or et d'argent, et couvertes des plus riches broderies. Strabon fait remarquer qu'autant les Indiens avaient de magnificence dans leur manière de se vêtir, autant ils en mettaient peu dans les sépultures. Ces usages contrastent fortement avec ceux des Egyptiens qui, plus modestes dans leurs vêtemens, étaient plus somptueux et plus magnifiques dans les honneurs qu'ils rendaient aux morts.

Les Grecs regardaient l'Inde comme la plus grande et la plus peuplée des régions connues. On sait que du nord au midi, ce pays occupe au-delà de vingt degrés, et, de l'est à l'ouest, ou des bouches de l'Indus à celles du Gange, plus de vingt-deux. C'est donc sur un espace d'environ deux cent mille lieues carrées, quintuple de la surface de la France, que les ouvrages de l'antiquité indienne sont disséminés. Cette circonstance est peu favorable pour l'étude et la comparaison des monumens entre eux. En Egypte, pays bien plus circonscrit, et traversé par un seul fleuve, il est moins difficile de suivre la succession des monumens et la marche de l'art. La série des tems correspond à celle des lieux, et l'ordre géographique peut jeter des lumières sur l'histoire de l'architecture.

C'est peut-être là une des causes qui ont jeté de l'incertitude sur l'époque de certains ouvrages de l'antiquité indienne. L'intervalle qui les sépare empêche de faire des rapprochemens qui, en Egypte, sont faciles et instructifs. Entre les monumens de Maduré et de Deo, entre ceux de Salsette et d'Agourée, de Bindrabund et de Tanjor, de Chalambroum et de Benarès, on trouve des distances de trois à quatre cents lieues.

C'est en vain qu'on cherche, dans les constructions indiennes, l'unité de plan et de conception, ainsi que la symétrie dans la décoration. *Unité et variété*, telle est la grande loi de l'architecture et de tous les beaux arts; les Indiens semblent l'avoir ignorée; et comme les ornemens qu'ils ont répandus avec prodigalité, ne sont pas distribués avec ordre, il en résulte moins de richesse que de confusion. Leurs artistes ont dédaigné l'emploi des contours purs et uniformes, et les dispositions régulières: ils ont surtout méconnu l'effet majestueux que produisent les grandes lignes en architecture.

Trois espèces principales de monumens composent l'ancienne

architecture de l'Inde; les *temples*, les *édifices souterrains* et les *monumens isolés*.

Le temples ne sont point dépourvus de ce caractère qu'on appelle *grandiose* dans le langage des beaux arts; et si leur distribution, si la décoration des parties correspondaient à l'étendue de l'ensemble, ils supporteraient la comparaison avec plusieurs édifices des bords du Nil. Ordinairement il règne autour des temples une grande enceinte dont la largeur est égale aux deux tiers de la longueur. C'est une galerie supportée par des piliers; au milieu est la masse, beaucoup plus petite, du temple, accompagnée à droite et à gauche de bassins ou de constructions détachées, placées irrégulièrement.

Les plus grands temples sont ceux de Jagrenat et de Chelambroum. Le premier est bâti en granit. On s'y rend en pélérinage de toutes les parties de l'Inde. Son enceinte a environ 360 mètres de longueur; mais le temple proprement dit n'en a que 80. Le second est en grande partie bâti de briques recouvertes d'un stuc blanc et poli; l'enceinte est de plus de 400 m. A Thèbes, le palais de Karnak a, dans son ensemble, 534 m de long, plus de 1600 pieds.

Les Indiens et les Egyptiens employaient le granit en grandes masses; le volume énorme de ces blocs étonne l'imagination. Quoique dans l'Inde on n'en ait pas exploité d'aussi considérables que ceux qu'on a taillés dans les carrières de Syène, pour les orner ensuite d'une prodigieuse quantité de sculpture et les couvrir d'un poli admirable, il faut convenir que les Indiens ont possédé, comme leurs maîtres ou leurs rivaux, l'art de travailler cette matière si durable et si rebelle au ciseau. Ainsi nous voyons que les plus anciens peuples de l'Univers se sont accordés à bâtir en granit, comme afin de transmettre plus sûrement leurs travaux à la postérité : aussi est-il permis de croire que leurs ouvrages subsisteront encore long-tems après que ceux des Grecs, des Romains et les nôtres, auront cessé d'exister.

Les plans des temples indiens rappellent ceux des tombeaux des rois de Thèbes ; mais rarement on y voit des lignes étendues et suivies sans interruption. Plus souvent les masses sont accumulées sans ordre et sans symétrie ; il y a dans leur succession quelque chose de bizarre et d'étrange dont on ne saurait démêler le motif; tandis que chez les architectes de l'Egypte, la raison surtout semble avoir présidé à la disposition des édifices.

Un seul des temples de l'Inde pourrait entrer en parallèle avec celui de la ville d'Apollon dans la Thébaïde : mais sous le rapport unique des dimensions, et non pour la beauté du plan. Ainsi, quelle comparaison pourrait-on faire entre les temples indiens et les édifices de l'antique Thèbes ?

On ne trouvera pas dans l'Inde ces avenues de statues colossales qui, encore aujourd'hui, joignent ensemble les quartiers les plus éloignés de la ville de Thèbes ; ces vastes hippodromes où l'on s'exerçait à la course de chars et à la course à pied ; ces suites de portes triomphales qui conduisaient jusqu'à l'entrée des palais et des temples. On chercherait vainement dans les édifices des bords du Gange ou de la Péninsule, quelque chose qui approche des salles hypostyles de Karnak, comparables à des forêts de colonnes, où, en plein midi et à l'abri d'un ciel embrâsé, l'on venait chercher une température plus douce ; enfin, ces avenues formées par des colonnes gigantesques, et d'une proportion supérieure à la colonne trajane ; ouvrages d'un art consommé et d'un génie persévérant, dont rien sur le globe ne retrace l'image, pas même les pompeux débris des déserts de Palmyre.

Il suffit d'un simple rapprochement pour reconnaître que la majesté de l'ordonnance brille à un plus haut degré dans l'Egypte que dans l'Inde.

La Thébaïde n'offre qu'un seul édifice bâti à plusieurs étages, tandis que les exemples en sont fréquens chez les Indiens. C'est un avantage pour la diversité des effets de lumière ; effets qui n'ont jamais été recherchés par les Egyp-

tiens, excepté dans le temple de Philæ. Il ne paraît pas que les habitans de l'Inde missent autant de soin à éviter l'éclat du soleil, qui, sous ce climat, est plus tolérable. En Egypte, les portes sont presque les seules ouvertures par où pénètre la lumière, directe ou réfléchie. Il n'y a que les portiques et les péristyles qui soient complettement éclairés. Toutefois, il ne faudrait pas comparer la quantité de jour qui arrive par les issues, à celle que recevraient nos édifices par les seules ouvertures des portes. Ces issues ont quelquefois 12 mètres d'élévation. En outre, la lumière est si vive, là où elle tombe directement, que les rayons réfléchis, même après plusieurs déviations successives, conservent encore une certaine intensité. Le demi-jour qui règne dans les salles intérieures suffit pour distinguer les sculptures; et l'œil aime à s'y reposer, quand on a essuyé dans la plaine l'ardeur excessive des rayons du soleil.

On ne peut douter que cette cause ne soit celle qui, dans les monumens de l'Egypte, a présidé à la distribution du jour. En effet, sous les Arabes l'architecture du pays a été soumise aux mêmes dispositions qu'autrefois. Par-tout, dans tous les tems, les arts sont assujétis aux conditions du climat.

Dans l'Inde, les ouvrages souterrains sont les antiquités les plus remarquables, et pour le nombre et pour l'étendue. A Ellora, Eléphanta, Salsette, Kéneri, Sadras, Visvarama, on a fait dans les montagnes des travaux surprenans. Bien que les excavations égyptiennes soient encore plus profondes et plus richement ornées, il semble, à la première vue, que les grottes de l'Inde leur soient supérieures, du moins pour la beauté et la variété du site. Tandis que les hypogées des montagnes de Thèbes ne présentent au-dehors que des ouvertures nues, sans aucune apparence, et percées sur un rocher stérile et monotone; dans l'Inde, au contraire, les grottes s'annoncent avec une sorte de magnificence. Il ne manque point de majesté dans leurs frontispices. Les environs sont ombragés par des arbres toujours verts, et animés par une

abondante végétation, qui le dispute aux rochers de granit, en formes pittoresques. A Ellora, dans la saison des pluies, de superbes cascades se précipitent avec fracas entre les issues des souterrains. La différence d'aspect entre ceux de l'Inde et de l'Egypte s'explique par la destination diverse des uns et des autres, autant que par la différence du sol. Les premiers n'ont pas servi de catacombes comme les seconds; on ne doit pas s'étonner que l'aspect en soit moins grave et moins mystérieux.

Les montagnes ont été sculptées à l'extérieur à Mâvalipouram, à Djagannathâ, à Kaïlaca, comme à Philæ sur le Nil et aux cataractes. Le granit brut a été taillé et orné de reliefs immenses : on y a sculpté des figures colossales de lions, de taureaux, de tigres et d'éléphans. Sur le rocher qui est appelé *Sultan-Gandje*, dans le Behar, et que l'on pourrait nommer un autre Mont-Athos, les Indiens ont sculpté une grande scène mythologique.

Sans doute ils avaient, comme les Egyptiens, des outils d'une trempe très-forte, puisqu'ils ont creusé dans le granit avec tant de facilité. Ils possédaient également des procédés mécaniques perfectionnés; car ils ont transporté au loin des masses d'un grand poids. Pourtant nous ne voudrions pas comparer leurs efforts et leurs travaux en ce genre à ceux des habitans de l'Egypte. On ne trouverait nulle part dans l'Indoustan des aiguilles colossales, ou des temples monolithes comme ceux de Saïs et de Sân, pesant plus de treize mille et jusqu'à 20 mille quintaux, et provenant d'une carrière éloignée de 200 lieues.

En Egypte, les monumens isolés sont en grand nombre : les statues colossales d'hommes et d'animaux, les sphinx, les autels, les sarcophages, les colonnes triomphales, les temples monolithes, les pyramides, enfin les obélisques, si imposans par leurs proportions et leur simplicité; tous ces ouvrages tiraient en partie leur beauté de ce qu'ils formaient un bloc unique. En effet, outre la solidité qui en résulte, on ne

la difficulté vaincue qui ajoute au mérite du travail, on y aperçoit encore cette parfaite unité qui est l'une des premières conditions de l'art.

Les Indiens n'ont laissé aucune statue humaine colossale, aucune colonne isolée, point de sarcophages, de sphinx, de temples monolithes ni d'obélisques; car il nous semble qu'on a improprement donné ce dernier nom à des masses comme celles de Kaïlaça, qui n'ont aucune forme déterminée; dont le plan varie à toutes les hauteurs, et dont la superficie présente une multitude infinie de ressauts, où l'œil le plus exercé ne saurait trouver aucune loi; chef-d'œuvre du caprice et d'une imagination déréglée. Comparer pour le goût ces ouvrages bizarres aux obélisques de Thèbes, ce serait mettre en parallèle une pagode chinoise avec le parthénon.

Il n'existe pas plus de similitude entre les pyramides de Memphis et les bâtimens élevés qui couronnent les portes des temples de l'Inde; ni la proportion, ni la forme, ni la construction n'offrent d'analogie réelle. Ainsi que les obélisques, les pyramides avaient pour base un carré parfait, et la loi de continuité n'était jamais interrompue jusqu'à la cime du monument, que terminait une pointe aiguë. A Jagrenat, à Maduré, à Chalambroum, à Tanjor, à Vilnour, à Deo, dans le Behar, les prétendues pyramides ont cela de particulier, qu'elles manquent à-la-fois de base et de sommet: au lieu d'être planes, les parois sont sculptées; mais rien n'est plus arbitraire que le système d'ornement. A la sommité sont des figures de lions ou d'animaux fantastiques, où les règles de la nature sont violées à tout moment, aussi bien que celles du goût.

Il serait difficile de trouver, dans les monumens de l'Inde, un ordre constant d'architecture, c'est-à-dire un support et un couronnement, divisés en parties régulières. Où trouver même une seule colonne proprement dite, autrement une base, un fût de forme conique, et un chapiteau proportionné au diamètre? Il n'y en a pas un seul exemple dans les an-

ciens monumens de l'Indoustan. Ce qui en tient lieu consiste en pièces de diverses formes, associées étrangement; ce sont des combinaisons de blocs en forme de sphère ou de cône, de prisme ou de cylindre; encore ne sont-ils jamais lisses et unis. Quant aux parties sur lesquelles reposent les supports, et à celles qui les couronnent, on pourrait les transposer sans inconvénient. Le chapiteau servirait de base, et la base de chapiteau.

Qu'il y a loin de là aux colonnes dont le modèle a été puisé dans la tige du palmier des bords du Nil, et dont les artistes craignaient tant d'altérer le galbe, si correct et si pur, que les ornemens dont ils avaient coutume de les enrichir n'avaient aucune saillie hors de la surface! Quelle distance n'y a-t-il pas de ces masses presque informes, aux chapiteaux de l'Egypte, qui tantôt imitent le calice élégant du lotus, et tantôt retracent les feuilles du palmier, groupées avec art, comme autour d'une corbeille de fleurs; origine plus certaine du chapiteau corinthien, que le prétendu panier de Callimaque!

Les pilastres, les piliers carrés et polygones sont d'un fréquent usage dans les monumens indiens; mais cette forme elle-même varie dans toute la hauteur. Il semble qu'on aurait craint de suivre trop long-tems une même ligne, et que c'eût été faire preuve d'un manque d'imagination. Ainsi, quand les Egyptiens poussaient à l'extrême l'esprit d'ordre et de suite, les Indiens étaient comme entraînés par un génie contraire vers l'inconstance des formes. Ils cherchaient apparemment la variété dans les effets; mais sans l'*unité*, elle ne produit que désordre, confusion et fatigue pour les yeux. Alors l'architecture, ingénieusement comparée par l'auteur du *Jupiter Olympien*, à une sorte de *musique oculaire*, n'est plus qu'une suite de dissonances, réprouvées par le goût et par la raison.

Les Egyptiens partageaient les façades, les portes et les colonnes elles-mêmes par des encadremens symétriques sem-

blables à autant de tableaux dont la sculpture n'était que superficielle, et dont chacun était occupé par une scène complette, que des colonnes d'inscriptions renfermaient dans tout son pourtour. Les Indiens n'ont pu adopter cette méthode, puisqu'ils n'avaient pas le même genre de bas-reliefs. Leurs figures sont presque de ronde-bosse; aussi la pose en est moins contrainte que dans les tableaux sculptés des Egyptiens. Ici l'art des Indiens l'emporte visiblement. Les figures ne manquent pas de mouvement; elles forment des groupes variés; souvent leurs attitudes ont une sorte d'élégance. On y voit même des raccourcis heureusement exprimés; genre de perfection que l'Egypte n'a pas connu, et qui, encore aujourd'hui, présente une haute difficulté. Dans les bas-reliefs des Egyptiens, les figures ont des attitudes uniformes et forcées; elles manquent toujours de perspective. C'est dans la *statuaire* que leurs artistes ont été supérieurs; surtout dans la sculpture des figures d'animaux.

Le Nymphæa lotus était une plante commune aux deux pays; il ne faut pas s'étonner que dans l'un et dans l'autre, elle ait également servi à la décoration. Les Indiens n'ont pas su tirer parti de la fleur et de la tige du lotus, qui avaient fourni aux Egyptiens le type élégant de plusieurs espèces de colonnes.

On sait que les Egyptiens ont fait, sur leurs monumens, un heureux emploi de la peinture; que par là ils ont su les enrichir, sans ôter à l'architecture l'ensemble et l'unité qui en font le caractère. Depuis qu'on a publié la *Description de l'Egypte*, tout le monde connaît les édifices coloriés de l'île de Philæ et de la ville de Thèbes, et l'on convient de l'effet suave et harmonieux que la peinture ajoute à l'effet général, sans nuire à la pureté des lignes. Et cependant les couleurs sont si éclatantes, après tant de siècles, qu'elles semblent tout récemment appliquées sur les édifices.

Nous ne voyons pas que les Indiens aient employé les couleurs pour le même usage; ils possédaient cependant, au rapport de l'antiquité, une grande variété de matières colo-

rantes. Il n'existe même aucun doute qu'ils n'en fissent usage dans la préparation de ces étoffes qui ont eu une si grande célébrité.

Il nous reste des Indiens de grandes coupes en métal, dignes d'attention pour l'étendue et pour le style ; mais on trouve peu de vases dans leurs sculptures. Les Egyptiens, au contraire, ont employé une multitude de formes, extrêmement variées pour les vases destinés au culte, ou à l'usage ordinaire de la vie. C'est ici qu'on reconnaît le goût de leurs artistes. Les contours sont corrects ; les différentes courbes sont simples et pures ; et la jonction de l'une à l'autre est faite avec un soin admirable. C'est là qu'est la source des vases gracieux, qu'on attribuait à l'art des Etrusques. On ne saurait pas plus douter de cette origine que de celle des meubles si élégans qui sont dessinés sur ces poteries fragiles, produits les plus anciens et les plus curieux de l'art des premiers Grecs. On ne trouve rien de semblable chez les Indiens.

Il en est de même des instrumens de musique ; des scènes de la vie privée, qui donnent tant d'intérêt aux monumens souterrains de la Thebaïde ; des sujets astronomiques ; des instrumens de guerre ; enfin, d'une multitude de bas-reliefs ou de peintures, couvrant les parois et les plafonds des édifices, avec une profusion qui échappe au calcul. On ne doit pas chercher dans l'Inde cette richesse et cette variété d'ornemens et d'emblêmes instructifs ; mine précieuse et inépuisable de découvertes, et pour l'histoire des arts, et pour celle des sciences !

Rapprochons les traits de ce parallèle, dont nous n'avons pu qu'ébaucher les parties principales, et dont les développemens appartiennent à l'ouvrage auquel cette légère esquisse est empruntée. Si l'on trouve chez les Grecs plus de grâce et de pureté ; chez les Indiens, on voit plus de pompe et de bizarrerie ; chez les Egyptiens, plus de grandeur et de majesté. Les Grecs étaient plus portés vers les arts de l'ima-

gination ; les Egyptiens, vers les sciences, vers les études sérieuses ; chez les Indiens, il est difficile de signaler la tendance dominante. En un mot, dans leur génie, ainsi que dans leurs mœurs, les Grecs étaient plus élégans; les Egyptiens, plus graves ; et les Indiens, plus fastueux.

En étudiant la nature du climat dans chacune de ces contrées, on reconnaîtrait peut-être la cause de ces différences caractéristiques. En effet, le style dans les arts ne dépend pas moins de l'etat physique d'un pays que les mœurs et les habitudes ; on pourrait même soutenir que le climat, le sol et ses productions exercent autant d'influence sur le goût, que les lois et les idées religieuses.

C'est ainsi que chez les Indiens, l'abondance native de l'or, des perles et des pierres précieuses, et plus tard la richesse des étoffes et le faste des habits, ont introduit dans leurs arts un faux goût d'imitation. Ils ont pris pour le beau, ce qui n'était que brillant et somptueux ; l'architecture a été surchargée d'ornemens; et ils ont sacrifié au luxe, comme à une nouvelle divinité.

Nous venons de tracer un tableau rapide de l'état de l'art chez les Indiens ; mais nous n'osons rien hasarder sur son origine. Il est incontestable que les deux peuples dont nous avons comparé les monumens, ont eu des relations de tems immémorial ; la nature a toujours favorisé ces relations, puisque les courans de l'Océan portent de la Mer-Rouge vers la côte de Malabar ; elles sont d'ailleurs attestées par l'histoire. Mais comment affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances, que l'une de ces nations a été l'institutrice de l'autre ? Il serait également téméraire de considérer les Egyptiens comme des disciples qui ont perfectionné l'ouvrage de leurs maîtres ; ou les Indiens, comme ayant reçu les arts de l'Egypte et les ayant laissé dégénérer. S'il est vrai que ceux-ci ont imité l'Egypte, il faudra convenir que la copie est peu digne de l'original. Les Perses, imitateurs des Egyptiens, n'ont pas été plus heureux. La Grèce a su embellir et même effacer

son modèle, tellement que depuis vingt siècles, il était méconnu. Quoi qu'il en soit, il est difficile, en envisageant l'architecture indienne, de n'être pas frappé de l'incohérence qui règne dans toutes les parties de l'art. Les édifices de la religion musulmane, souvent associés aux temples antiques, leur sont supérieurs pour l'ensemble et la simplicité, autant que pour l'élégance des formes. Il n'en est pas de même en Egypte; les plus anciens monumens surpassent de beaucoup, par leur beauté, leur grandeur et leor magnificence, non-seulement les ouvrages des Mahométans, mais même les édifices que les Grecs et les Romains ont élevés au bord du Nil, long-tems après la chûte de l'Empire égyptien.

N. B. Les développemens qu'exige ce *Parallèle*, et l'indication des Monumens de tout genre sur lesquels il est fondé, n'ont pu trouver place dans un fragment destiné à une lecture publique; la place en est marquée dans l'écrit spécial auquel ce morceau a été emprunté.

De l'Imprimerie de M^me veuve Agasse, rue des Poitevins, n° 6.